

LIGNE CLASSIQUE

féminisme

ÉTUDE

Les femmes existent, elles sont la moitié du ciel et elles doivent le devenir.

À notre époque, cela n'a rien d'évident de poser ces principes. Les femmes veulent exister pleinement, vivre, exprimer la vie et toute la beauté, toutes les merveilles et toute la joie qui ça avec. Elles le veulent d'autant plus que dans le cadre de la société capitaliste, elles se heurtent de mille façons à des contradictions qui entravent leur élan et leur barrent la route. Les femmes ne peuvent s'épanouir dans le capitalisme,

parce que celui-ci n'est pas en mesure d'éliminer jusqu'au bout les préjugés réactionnaires et parce qu'il ne peut émanciper les femmes autrement qu'en niant leur sensibilité, leur biologie, leur réalité matérielle. Cela est vrai au plan général, mais pour les femmes en particulier, cela pose une puissante contradiction, qui est un chemin vers la Révolution.

Alors, les femmes sont dévorées par l'envie d'agir, l'envie de s'exprimer. En elles, c'est la vie naturelle qui cherche son chemin et se heurte au capitalisme. Mais c'est un élan que rien ne peut arrêter. La libération de la femme est donc une tâche révolutionnaire en conséquence, et seul le matérialisme dialectique affirme authentiquement et totalement le

féminisme.



La femme est comme l'homme d'abord un produit du processus naturel de l'évolution de notre espèce dans le cadre gigantesque de l'histoire de la vie sur notre planète. Mais c'est aussi un produit de l'histoire culturelle de l'Humanité comme avant-garde intelligente et pensante de la matière vivante de la biosphère.

Il y a en conséquence une histoire des femmes, une histoire des rapports entre les hommes et les femmes, une histoire de la façon de définir les rôles et la place de chacun des sexes, une histoire des façons dont l'Humanité a construit et continue de construire la différenciation sexuelle sur le plan de la culture.

Cette histoire tient tout entière dans celle des différentes étapes par lesquelles l'Humanité est passée sur le plan des modes de production ayant déterminé à la fois un cadre de vie, les conditions de la reproduction, les formes d'organisation de la société et l'avancement des connaissances.

Le degré d'émancipation féminine est la mesure naturelle du degré de l'émancipation générale



C'est ce qu'a proposé d'éclaircir Friedrich Engels en publiant « L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État » en 1884, après la mort de Karl Marx, sur la base de notes de celui-ci.

Comme l'homme, en entrant dans l'histoire, la femme est sortie de la nature. À toute les époques et partout, la question de la condition des femmes est un reflet de l'organisation profonde de la société. Le féminisme est donc en soi une manière de relever les contradictions existant dans un mode de production donné, à une époque donnée.

Puisque la condition des femmes est liée au mode de production, les femmes ont aujourd'hui intérêt que la classe ouvrière monte à l'assaut du ciel. Le féminisme doit se poser en rapport avec la question de la lutte des classes.



Face à ce mouvement, les réactionnaires de tous bords proposent des « féminismes » empreints de romantisme, cherchant à régénérer la société bourgeoise moderne par une forme de retour à un féodalisme idéalisé sur toute la ligne. Cela va du néo-pétainisme, comme prolongement du néo-gaullisme des nationalistes, aux délires islamistes les plus rétrogrades. Mais peu importe la forme, ils considèrent tous positivement l'éventualité de restaurer le patriarcat comme principe devant régir la société.

Les libéraux post-modernes de leur côté, proposent de dépasser l'existence des femmes comme catégorie. Ils veulent émanciper les femmes comme individu unique, éventuellement lié à d'autres dans le cadre d'une alliance de type lobby minoritaire, en vue d'arracher à la société capitaliste des droits, y compris en piétinant ceux d'autres femmes au passage, comme l'illustre le sinistre exemple de l'horrible GPA.

Quand ils ne nient pas l'existence des femmes en tant que telles, les libéraux font la promotion d'un féminisme compétitif, concurrentiel et carriériste. Là encore, il s'agit de ramener les femmes à leur dimension individuelle, en flattant les supposés « talents ». L'approche est ici totalement conforme aux exigences du marché : sur un marché libre, les femmes doivent pouvoir être en mesure d'offrir leurs « compétences » et de mener une carrière réussie.

Les féministes libérales, qu'elles soient carriéristes ou post-modernes se considèrent comme adversaires du patriarcat, mais sont elles incapables de le définir, en ce que toute leur démarche consiste en une lutte d'individus éventuellement alliés contre des « oppressions ». Le patriarcat se définissant comme l'oppresseur, au gré des « luttes ». Si tant est qu'on puisse parler ici de luttes. Refuser de légaliser la prostitution, ou refuser la pornographie par exemple serait patriarcal pour certaines. Mais pour toutes, la femme s'émancipe par le marché.

De toute manière, les uns comme les autres nient la matière. Ils pensent que l'esprit est tout, soit l'esprit commun de la « république » idéale des néo-platoniciens, ethno-différencialistes et réactionnaires, qu'ils soient religieux ou non. Soit l'esprit particulier de chacun, face à « l'oppression » de la société capitaliste, qu'il faudrait corriger pour plus de « justice sociale » en faveur de droits individuels toujours plus poussés. Pour les uns comme pour les autres, le capitalisme est nécessaire et indépassable au bout du compte, ils ne cherchent pas à le renverser, à se confronter à ses institutions. Ils veulent le figer, le ramener en arrière ou s'y faire une place.

Par conséquent, leur féminisme ne mène concrètement à rien sinon à discuter du choix entre une société qui devrait légaliser la GPA ou encourager le port du voile islamique dans la jeunesse, peut-être les deux en même temps. Rien sinon à aggraver l'aliénation générale des femmes dans le capitalisme, dans un sens ou dans un autre.

Ce qui change avec la pénétration du capitalisme dans tous les interstices de la vie, c'est certes que la question des femmes ne se pose pas de la même manière au XXI^e siècle qu'au XX^e siècle ou aux siècles précédents.

Mais ce qui ne change pas c'est que seule la modification du mode de production peut amener l'émancipation des femmes, avec les femmes tenant elles-mêmes un rôle central dans cette affirmation politique. C'est une position qui ne peut pas être discutée sur le principe.

D'autant plus qu'au XXI^e siècle la question brûlante est celle de la place de l'humanité dans la biosphère, une question qui ne pourra être résolue sans elles .

Le féminisme est ainsi une question incontournable, mais il n'y a donc qu'un féminisme qui vaille : le féminisme prolétarien. Il est le seul à partir du principe que les femmes sont une réalité matérielle, dont l'existence déterminée par celle-ci produit l'esprit. Et pas l'inverse. C'est donc aussi sur la réalité matérielle qu'il faut agir pour transformer la situation des femmes et non sur le terrain de l'esprit individuel « libre » ou d'un idéal réactionnaire à soi-disant retrouver.

Fort de cette base, le féminisme prolétarien sait cerner les multiples problèmes qui parsèment la vie des femmes du peuple. Il le fait sans leur enlever leurs fiertés et leurs valeurs propres. Au contraire, il les met en avant comme étant des clefs pour renverser la domination de la bourgeoisie.

Le féminisme prolétarien combat les conceptions du monde individualistes qui enferment les femmes dans la subjectivité, effaçant toutes valeurs collectives.



Organiser les femmes pour partir à la conquête du ciel

Le féminisme prolétarien ne nie pas la nature. Au contraire, il l'assume comme étant une clef pour l'établissement d'une société harmonieuse.

Le féminisme prolétarien promeut l'étude et l'élévation intellectuelle des femmes grâce au matérialisme dialectique, c'est-à-dire à la science.

Le féminisme prolétarien amène les femmes à socialiser les tâches domestiques afin de pouvoir consacrer du temps à l'énonciation de directions politiques, à la direction de mouvements, à la création de nouvelles productions, en somme : Le féminisme prolétarien amène les femmes à diriger la société.

Nous vous proposons ici d'étudier, pour se former, se transformer de manière approfondie et prolongée ce que nous entendons par

Féminisme

FORMATION

(1) LE PRINCIPE : LE PATRIARCAT EN TANT QUE RÉGIE SOCIALE N'EXISTE PLUS, C'EST LE CAPITALISME QUI ALIÈNE LES FEMMES.

Le patriarcat au sens premier du terme, c'est une société où la loi ou avant elle la coutume, inscrit la domination des hommes sur les femmes et où les femmes agissant à l'égal des hommes sont punies.

Le patriarcat s'est étendu de la fin du Néolithique aux années 1970 environ. Depuis les années 1970 la domination des hommes sur les femmes n'est ni partie prenante du mode de production (comme durant l'Antiquité), ni inscrite dans la loi (ce à quoi avait abouti le féodalisme).

Cette progressive transformation a mené à de nombreuses positions erronées dans le camp « communiste », comme celle de décréter que l'égalité était un fait établi et que par conséquent on pouvait, grosso modo, « arrêter le féminisme ». C'est une façon de penser qui relève de l'idéalisme, propre à la bourgeoisie, pour qui ce sont les lois et les normes qui forgent la société et non les rapports sociaux.

Le prolongement de cet idéalisme s'est exprimé depuis l'après Seconde Guerre Mondiale par le développement du courant cherchant à affirmer une « post-modernité ». Ce courant a été une réponse intellectuelle à une question populaire. Selon ces intellectuels, tout est affaire de « discours », le langage serait le « phénomène » le plus déterminant de la réalité, c'est donc lui qu'il faudrait changer. Comme tous les rapports de domination tiendraient sur le langage, une modification de celui-ci dans le bon sens, aurait une valeur performative : trouvons le bon récit, libérons la parole des opprimés, et tout suivra.

C'est ainsi que l'on en arrive à penser par exemple que l'écriture inclusive, ou des vêtements non « genrés » produit par des grandes marques capitalistes amèneraient un dépassement du patriarcat.



Ce courant post-moderne a offert un élan de modernité au capitalisme, cela lui a permis d'avancer toujours plus loin dans la société, puisque la volonté même d'affirmer l'individu et ses droits était une revendication si faible et superficielle que ce féminisme s'est très bien accommodé du marché.

Il est même parvenu à s'imposer dans la Gauche de notre pays, déjà faiblement matérialiste, qui s'est retrouvée désarmée et piégée dans le camp du capital et pire encore, face à la réaction, qui dispose ainsi d'un boulevard pour opposer son propre idéalisme, se présentant comme un rempart pour tenter de contrer l'atomisation marchande toujours plus poussée et destructrice qu'exigent les post-modernes.

Or dans le capitalisme, même avancé, le patriarcat est maintenu à un certain niveau culturel, fut-il moribond. Cela tient au fait que la sphère domestique reste privée, une unité économique à part qui permet au quotidien la reproduction de l'exploitation des prolétaires.

Marx et Engels ont attaché une grande attention quant à la place des femmes dans l'économie politique. Leurs conclusions ainsi que les travaux d'Auguste Bebel, ont

permis d'établir que le patriarcat et le capitalisme n'étaient pas deux choses parallèles à traiter séparément, mais deux oppressions imbriquées.

En effet, à l'aube de la civilisation, avec l'arrivée de l'agriculture et de l'élevage pastoral, les femmes sont dépossédées de leur rôle central de matriarches dans le clan par les hommes possédant les terres et les bêtes et cherchant à avoir la maîtrise de la lignée.

« Avec la famille patriarcale [...] la direction du ménage perdit son caractère public. Elle ne concerna plus la société ; elle devint un service privé : la femme devint une première servante, elle fut écartée de la participation à la production sociale »

Friedrich Engels, Origine de la Famille, de la Propriété Privée et de l'État.

La modification du statut des femmes n'est pas issue d'une volonté arbitraire des hommes mais d'une nécessité relevant de la modification du mode de production. De cela, il découle qu'il n'est donc pas possible « d'éduquer » les hommes dans le cadre du capitalisme pour anéantir les restes du patriarcat.

Dans le cadre du capitalisme, il n'est pas possible de produire des hommes et des femmes pleinement démocratiques, encore moins à coup de « discours » ou de « récit ». Celles-ci et ceux-ci ne peuvent se former qu'en tant que contradiction. Et leur seule voie de développement par conséquent est de se regrouper pour former une avant-garde révolutionnaire.

Mais poursuivons. De la même manière que la femme fut jetée hors de la société par la propriété patriarcale faisant peser sur ses épaules tout le poids de la famille, elle fut ensuite jetée à l'usine amenant la destruction de la famille ouvrière.

« Les femmes retournent à la fabrique souvent le troisième ou quatrième jour après l'accouchement, et elles abandonnent naturellement leur nourrisson ; aux heures de libertés elles doivent courir en hâte allaiter [...]

Les enfants qui ont grandi dans de pareilles conditions sont plus tard complètement perdus pour la famille ; il ne pourront jamais se sentir chez eux dans la famille qu'ils fonderont eux-mêmes, parce qu'ils n'ont connu que l'isolement dans leur vie, et voilà pourquoi ils contribuent nécessairement à la destruction, d'ailleurs générale, de la famille chez les ouvriers »

Friedrich Engels, La Situation de la Classe laborieuse en Angleterre.

Il n'y a pas de position confortable possible pour les femmes dans le mode de production capitaliste. Mais celui-ci, en s'élargissant, comporte comme tendance historique la dissolution de la communauté familiale patriarcale.

Ainsi l'essor du capitalisme en jetant les femmes dans le travail productif, pousse les femmes à effectuer des tâches non plus simplement de la vie privée mais toujours davantage de la vie publique. De manière générale, il amène les femmes prolétaires en particulier à prendre conscience de leur maintien artificiel au rang d'inférieures.



« Les ouvriers, comme toujours, ont été les premiers à tirer les conséquences logiques de la participation de la femme à la production sociale, ils ont remplacé l'idéal de l'artisan, la femme exclusivement ménagère, par un nouvel idéal, la femme compagne de leurs luttes économiques et politiques pour le relèvement des salaires et l'émancipation du travail »

Paul Lafargue, la question de la femme

Durant la période qui va de la fin du XIXe au début du XXe, les femmes s'organisent politiquement et gagnent en autonomie. Les progrès pour la situation restent, et resteront toujours, rivés à l'état global de la classe. Le mouvement prolétarien souffrant d'un reflux depuis les années 1960-70, le féminisme stagne et s'empêtre dans une aliénation renouvelée.

Même si les lois se sont alignées sur le réel, on a un mode de production qui reste basé sur la propriété privée et qui maintient et perpétue culturellement le patriarcat.

Ce piétinement n'est pas anecdotique, c'est même un état nécessaire aux conquêtes du capitalisme.

Le capitalisme a passé un stade, il est devenu impérialiste, avec une bourgeoisie qui n'a plus rien à proposer de positif sur le plan des valeurs, de la civilisation. Le capitalisme cherche à se renouveler dans des secteurs exprimant toujours plus de décadence.



Dans ces conditions tout ce qui avilit l'humanité est amené à prospérer. Les drogues sont mises en masse sur le marché, les embryons deviennent des marchandises et il en va de même du corps des femmes, qui peut être acheté, loué, exposé de diverses manières.

L'impérialisme amène aussi à un partage du globe par les puissances avec en arrière-plan des monopoles cherchant à placer des capitaux. Se produit alors une pénétration du capitalisme dans des pays précédemment maintenus artificiellement au stade du féodalisme par le colonialisme.

Des gens sont jetés sur les routes par les conflits ou l'espoir d'une vie de capitaliste dans les métropoles. Cette immigration finit par alimenter en main d'œuvre bon marché le capitalisme métropolitain.

On a donc avec ces migrants des mentalités façonnées par le féodalisme qui se mélangent avec celles issues du capitalisme avancé.

Sur le plan des femmes populaires cela se traduit par une fuite en avant dans la consommation superficielle, la dégradation morale d'une part, et par l'adoption d'un mode de vie rétrograde patriarcal religieux de l'autre. Les deux pouvant aussi s'imbriquer dans un bricolage burlesque.

Depuis la fin des années 1970, le prolétariat ainsi s'est transformé, sous le coup de la domination toujours plus importante du capitalisme dans tous les domaines de la vie, le 24h sur 24 du capitalisme. C'est pourquoi il convient de parler désormais de prolétariat métropolitain.

Cela a forcément une influence sur la vie des femmes, puisque cela touche grandement la vie privée des prolétaires. Or, les femmes sont le pilier en ce domaine, prenant en charge l'organisation du foyer et sont donc doublement pressurisées.

En effet, organiser la vie en incluant les exigences capitalistes revient à une intensification de la domination, comme le prolétaire en général doit gérer psychologiquement un rythme toujours plus soutenu, des procédés toujours plus complexes.

Les femmes, du fait de leur rapport à la famille accordent beaucoup d'importance au bien-être des personnes du foyer.

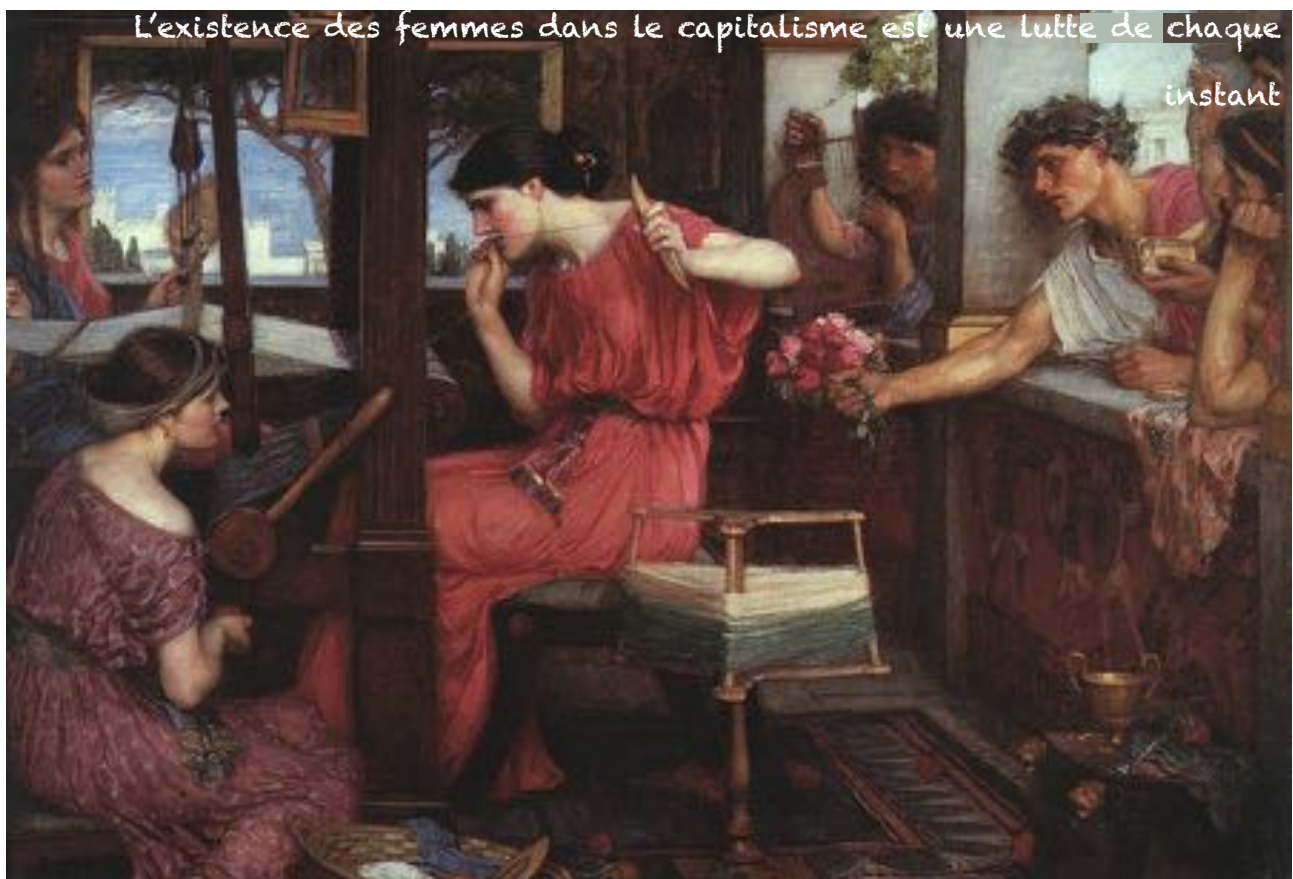
Femmes de prolétaires, elles doivent ainsi gérer les affres de la compression psychologique de leur conjoint.

Femmes prolétaires, elles doivent faire preuve d'une grande abnégation pour faire abstraction des conséquences de leur propre exploitation pour s'occuper du reste de la famille. C'est la double journée de travail, la « charge mentale ».

L'intensification sociale débouche sur une intensification de l'oppression psychologique. On voit ainsi que dans de nombreux foyers populaires, les hommes sont dépendants des femmes et dans une société où l'individualisme prime, ils se renferment, évitent de remettre en question cette situation du fait de l'aliénation dans le capitalisme.

Le fossé se creuse donc entre hommes et femmes, et cela s'accroît depuis les années 1970 et la généralisation de l'accès à la propriété privée (la vie en pavillon). Dans le cadre de la contradiction ville/campagne, cette accession relève à la fois d'un besoin de nature et de l'emprise de la mentalité petite-bourgeoise.

De part l'éloignement géographique du travail et les besoins familiaux, cela se solde souvent pour les femmes par un retour à un travail exclusivement domestique. C'est aussi un terrible isolement social dans un environnement qui peut devenir une prison.



Le capitalisme intervient aussi sous la forme insidieuse de la capitulation devant les exigences démocratiques, dans cette forme minimum d'organisation sociale qu'est le couple.

L'éloignement a un impact aussi sur les hommes, avec un temps toujours plus important passé seuls dans leur voiture, renforçant l'aliénation.

À cette solitude de chacun des membres du couple, les mentalités broyées par l'intensification du travail, il faut ajouter l'esprit de propriété des hommes sur les femmes, généré par l'organisation sociale autour de la propriété privée et par son emprise renforcée dans la vie quotidienne (marchandises, voitures, pavillons, supermarchés...).

Tout cela rend toute discussion, toute concertation, tout débat tendu. A cela s'ajoute que la chute du taux de profit entraîne une augmentation de la vitesse de rotation du capital, ce qu'on appelle le flux-tendu, le juste-à-temps. Cette domination de la vitesse du capitalisme dans le quotidien prolétaire a pour conséquence, un abrutissement moral, un écartement de tout débat posé basé sur la démocratie.

La vie doit être toujours plus soumise à la valorisation du capital et les femmes, qui sont au cœur de la vie, en sont les premières victimes. La vie humaine malmenée en général par le capitalisme engendre par reflet une violence masculine envers la femme. C'est une expression de l'étouffement démocratique au sein du couple.

Enfin, la vie des enfants est également gérée par les femmes. En plus de l'école, elles doivent composer avec les activités de chacun, en rapport avec sa personnalité, en les inscrivant dans des clubs, des ateliers, etc., en organisant les transports, l'administratif, le suivi moral...

Les enfants sont sous l'emprise de la marchandise de plus en plus tôt avec des exigences particulières en matière d'habillement, de gadgets. Les femmes se chargeant de l'achat des vêtements, elles subissent également la pression face aux marques, aux tendances changeantes, sous peine de voir leurs enfants moqués voir harcelés dans les cours de récréation. A l'adolescence, les drogues sont également de plus en plus pesantes et les femmes tentent de s'y opposer au quotidien.

Cela entraîne souvent des capitulations concernant les principes d'éducation qu'elles avaient pu se fixer concernant leurs enfants. Les femmes se sentent lessivées, déformées. Et c'est justement en capitulant sur des principes éducatifs que les enfants deviennent des enfants-rois ou des enfants délaissés, livrés aux addictions ou à la dérive vers la délinquance ou les sectes religieuses par exemple.

Encore une fois, cela est une expression du capitalisme ne souhaitant faire des personnalités qu'un appendice de sa grande machine impersonnelle.

L'essor des forces productives demandant une main d'œuvre toujours plus qualifiée, la scolarité des enfants de prolétaires s'est également allongée depuis les années 1970. Aujourd'hui, Il faut maîtriser des savoirs et des technologies toujours plus avancés. Les mères sont souvent bien impuissantes pour aider dans les parcours.

Cela reflète un besoin d'élévation intellectuelle des femmes, ce que le travail domestique rend impossible. Lénine disait à ce sujet :

« Il importe de contribuer à tout éveil de la vie sociale et de l'activité chez la femme, pour lui permettre de s'élever au-dessus de la mentalité étroite, petite-bourgeoise, individualiste de sa vie domestique et familiale »

En revanche, les études plus longues des enfants, fournissent une génération de prolétaires avec une subjectivité plus aiguisée. Elle se traduit par une aliénation plus grande dans la marchandise et dialectiquement, par une capacité de rupture de plus en plus importante.

Bien que les femmes aient le droit de travailler sans autorisation de leur mari depuis 1965, les conditions matérielles d'existence prolétarienne font que le salaire des femmes reste encore comme quelque chose d'appoint. Aussi, les postes à temps partiels sont largement occupés par des femmes.

La position des femmes dans les foyers s'est avérée utile pour le capitalisme ayant besoin d'une main d'œuvre flexible, avec des gens ne travaillant pas toute la journée, pas tous les jours, pas toute l'année. Cela s'intègre aussi très bien avec les restes de culture féodale estimant que la place des femmes se cantonne aux travaux domestiques. La revendication de l'accès plein et entier au travail, datant du XIX^e siècle n'est donc toujours pas résolue.

C'est à la fois gage de la fluidité du capitalisme dans sa reproduction journalière et une maille de la domination masculine. Cet état de fait varie en fonction du niveau de paupérisation, si la classe est précaire alors les femmes occupent plus de temps partiels, et sont davantage au foyer.

Il importe donc bien de comprendre les choses dans le bon sens : il faut reconnaître que l'émancipation complète des femmes, comme nécessité démocratique, est une chose impossible dans le cadre du capitalisme. Si celui-ci a fait considérablement reculer le patriarcat, qui ne régit objectivement plus la société française, il ne l'a pas éliminé fondamentalement. Il se maintient culturellement sous des rapports variés et toujours renouvelés.

Le patriarcat ne pourra donc pas être définitivement éliminé sans sortir du capitalisme, sans se confronter à ses institutions, sans une discipline révolutionnaire déterminée à changer la vie. De part leur position dans la société capitaliste, de part la réalité de leur existence et de leur sensibilité, les femmes saisissent profondément cet enjeu et toute la charge libératrice du féminisme prolétarien.



C'est à nous, femmes, de nous battre pour défendre la vie

2) LE CONCEPT : LA LIBÉRATION DE LA FEMME, DE TOUTES LES FEMMES, EST UNE UN OBJECTIF DÉMOCRATIQUE.

Chaque 8 mars, c'est la journée de la libération de la femme, une journée essentielle pour l'identité révolutionnaire. Ce n'est pas un jour particulier, mais une date symbole : c'est un rappel de l'importance de la libération de la femme.

Le 8 mars doit être le rappel que dans la société capitaliste métropolitaine la situation de la femme est précaire. Les emplois sont précaires, l'accès aux études est précaire, les droits comme celui à l'avortement sont précaires. Les femmes peuvent avancer, mais peu réussissent vraiment ; une fois la jeunesse passée, bien souvent les schémas de domination sont tout simplement reproduits.

Et qu'est-ce que réussir ? Les femmes sont isolées les unes des autres ; elles tentent d'avancer individuellement, ce qui est juste, mais ce faisant elles se coupent du collectif, et ne peuvent alors que réussir sur un mode bourgeois, ou échouer et retomber dans les filets des valeurs traditionnelles.

La raison est simple à comprendre : le féminisme est trop faible, tant sur le plan des idées que de la culture. Le féminisme apparaît au mieux comme une exigence, une revendication, que même le magazine « Elle » pourrait assumer.

Or, ce n'est pas cela le féminisme. Le féminisme, c'est la libération de la femme en tant qu'être vivant s'épanouissant. Et tous les êtres vivants veulent s'épanouir : la libération de la femme va avec le combat pour la libération totale. La Grande Révolution Culturelle Prolétarienne a parfaitement montré cela ; hommes et femmes étaient égaux et égales, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Le féminisme est donc nécessairement intégré au processus révolutionnaire. Le 8 mars en est le rappel : la libération des femmes passe par la révolution socialiste. Mais est-ce à dire pour autant que les droits des femmes existeront seulement une fois la révolution faite ?

Pas du tout, la guerre populaire est le chemin de la révolution. En s'y engageant, les femmes trouvent immédiatement un appui démocratique à leur juste lutte.

C'est donc en se forgeant dans la révolution socialiste que les femmes sortiront de la situation où le mode de production capitaliste les a mise et les maintient. Pas, comme le prétendent le « queer » et les courants « ultras féministes », tous en fait individualistes forcénés, en se séparant de la société, en la niant.

La théorie du « queer » a affirmé que l'homme et la femme sont des constructions sociales, que l'identité des hommes et des femmes est une simple norme sociale, et en ce moment, le féminisme est littéralement pillé et assassiné par cette tendance, qui va jusqu'à nier l'existence d'hommes et de femmes.

Ainsi d'après la théorie du « queer », pour faire sauter l'oppression, il faut faire sauter l'identité, qui abolit l'existence de dominantes et de dominées. Cette conception est anti-matérialiste et anti-dialectique. C'est une théorie anarchiste qui nie le patriarcat et les hiérarchies au lieu de vouloir les renverser et les abolir.

Il y a le féminisme en tant que libération des femmes, qui célèbre la vie et donc l'écologie, rejetant les principes de domestication, de règles brutales, d'attitudes tribales.



Et il y a le faux féminisme qui ne se veut même plus tel, qui est l'apologie de l'individu s'imaginant au-dessus de la nature et de ses lois, qui rejette le corps au profit d'une aventure psychologique où « femmes » et « hommes » n'existent plus, dans la folie d'un monde intérieur d'individus aliénés, totalement isolés.

Le féminisme en France a connu ainsi un développement particulier de par l'héritage de ce qu'on appelle hors de France la « French Theory » (qui regroupe entre autres Simone de Beauvoir, Michel Foucault et Gilles Deleuze), qui nous revient sous une forme américanisée assumant totalement la fragmentation de la société en lobby minoritaires et concurrents.

Un bref historique du développement idéologique du féminisme en France s'impose ici. Dans les années 1930-1940, le courant majoritaire au sein de la bourgeoisie est celui du féminisme maternaliste ou féminisme différentialiste. Ce courant affirme la nécessité de reconnaître la spécificité de la femme dans ce qu'elle a de doux et d'aimant et de profiter du prestige de la maternité pour améliorer la condition féminine.

C'est contre cette affirmation que s'élève la voix de Simone de Beauvoir, philosophe et romancière issue de la grande bourgeoisie. Elle publie en 1949 le célèbre livre « Le deuxième sexe ». Cet ouvrage est un manifeste existentialiste, l'existentialisme étant un courant philosophique petit-bourgeois qui met en avant l'individu, individu qui est le seul moteur de ses choix, de ses actions, de son destin (autrement dit libre de toute doctrine) et qui se débat dans un monde absurde.

C'est dans ce cadre que Simone de Beauvoir écrit la fameuse phrase : « On ne naît pas femme, on le devient. » qui va par la suite ouvrir la voie au concept de genre. En effet, même si elle ne l'emploie jamais dans ses écrits, c'est elle qui, la première, pose la construction sociale des identités féminines et masculines.

Selon elle, la biologie ou le marxisme ne constituent pas des explications satisfaisantes à la situation des femmes : la première étant utilisée pour inférioriser les femmes et la seconde limitant l'étude de la condition des femmes à une étude des rapports de production et à la propriété privée.

Ce raisonnement la pousse à proposer une autre explication se basant sur l'existentialisme : comme l'individu est le seul moteur de ses choix alors il suffit que les femmes le veulent pour pouvoir se libérer, indépendamment de la réalité.

Cette idée que développe Simone de Beauvoir est très importante : elle reflète l'idée qu'il existe un système d'oppression différent du capitalisme et spécifique à la condition des femmes. Or, une telle vision du monde va finir par imprégner la majorité des courants féministes actuels.



Aux alentours des années 60 naît le féminisme « matérialiste » qui prétend continuer la réflexion sur la libération des femmes d'un point de vue marxiste. En réalité, ceci ne reste qu'une prétention, car le féminisme « matérialiste » explique seulement perfectionner l'analyse en traitant correctement la question de la libération des femmes. Plus précisément, il affirme qu'il existe en réalité deux systèmes d'oppression indépendants : le patriarcat et le capitalisme.

Notons déjà ici le caractère révisionniste de ce courant puisqu'il affirme compléter le marxisme qui ne se suffirait pas à lui-même, et le caractère droitier dans la mesure où le marxisme n'est considéré que comme une méthode d'analyse qu'il convient d'adapter. D'ailleurs, une grande partie de ses militantes vient du milieu trotskyste.

Le féminisme « matérialiste » tente de sauvegarder une apparence marxiste en affirmant l'existence de la « classe » des femmes et de la « classe » des hommes, sur le même modèle que la classe ouvrière et la classe capitaliste, mais qui leur sont totalement indépendantes. L'objectif pour ce courant est alors de détruire deux systèmes parallèles : le système patriarcal et le système capitaliste.

La question qui se pose alors est celui de la forme que la lutte va prendre grâce à cet « apport ». Très vite, le féminisme « matérialiste » va se retrouver confronter au concept du genre.

Le genre fait donc référence au fait que les identités féminines et masculines seraient uniquement des constructions sociales et indépendantes du sexe biologique qui, lui, n'aurait absolument aucune influence sur ce que nous sommes. Ce concept est arrivé en France au travers des travaux des universitaires de Paris 8 Saint-Denis (concentrant les intellectuels petits-bourgeois d'extrême-gauche) qui viennent des « genders studies » développées aux Etats-Unis, prenant elles-mêmes appui sur la « French Theory » (qui ont connu leur essor déjà à l'époque à l'université de Paris 8, lorsqu'elle était la faculté expérimentale ouverte à Vincennes par la bourgeoisie après mai 1968).

La « French Theory » met en son centre l'opposition entre les minorités et la majorité, la « marge » et le centre de la société. Alors, quand elle bute sur la question de la femme, elle est adaptée en intégrant le concept de genre pour caractériser le fait que les identités féminines et masculines ne seraient que des constructions sociales. La lutte des femmes devrait alors se centrer sur le combat de chacune et de chacun contre les normes sociales imposées par le patriarcat.

Le genre va rapidement être intégré au féminisme « matérialiste » pour lutter contre les « identités genrées ». Or, cette association d'un soi-disant marxisme avec le concept anti-marxiste du genre met en évidence à quel point le féminisme « matérialiste » n'a rien à voir avec le marxisme.

Ainsi, lorsque Friedrich Engels énonçait cette célèbre phrase : « la femme est le prolétaire de l'homme », il réaffirmait l'importance pour le marxisme de s'intéresser aux catégories générales et non aux individus. Et, dans le cas de la femme, de l'importance de comprendre qu'elle était l'objet d'une oppression particulière du fait de sa capacité à procréer.

Il existe donc aujourd'hui différents courants dans le féminisme : le féminisme social-démocrate, le féminisme queer et le féminisme matérialiste ayant évolué en séparatisme et en lesbianisme politique.

Le féminisme social-démocrate actuel reprend le concept du genre comme point central de son « idéologie » pour mener ses mobilisations réformistes. C'est un féminisme sans fondement idéologique qui soulève certes des problèmes graves mais qui ne peut qu'apporter des solutions réformistes et démesurément dérisoires et individualistes. Pire même, de manière pernicieuse en prétendant déconstruire les « clichés de genre », ce courant n'aboutit qu'à les appuyer de manière caricaturale.



On pourrait croire que le féminisme social-démocrate plus organisé pousse l'analyse un peu plus loin mais en réalité, ce n'est pas le cas. Parmi les associations progressistes et ouvertement réformistes les plus connues, la plus intéressante est probablement Osez Le Féminisme.

Si on ne peut pas reprocher à cette association de ne pas être progressiste au sens strict : refus de la GPA (Gestation Pour Autrui), lutte contre la prostitution, soutien à la reconnaissance du droit au mariage pour les personnes homosexuelles, revendication de l'égalité des salaires, etc., on ne peut que voir la dimension petite-bourgeoise des actions de cette association entièrement tournée vers les happenings les plus ridicules ou le lobbying auprès des institutions de l'État bourgeois et des grandes entreprises

L'analyse que fait Osez Le Féminisme de la question de la femme est elle aussi révélatrice de ses propres limites. En effet, on constate rapidement que l'association instille l'idéalisme et l'anti-marxisme et, au final, retire les armes idéologiques dont la femme a besoin pour se libérer.

Reprenons par exemple la campagne Osez Le Clito. Si l'intention pourrait être louable : parler de la sexualité féminine aujourd'hui toujours aussi méconnue, même chez une grande partie des couples des milieux progressistes, la façon dont la campagne a été menée est tout à fait individualiste. Elle aborde en effet la question sous l'angle unique des plaisirs individuels. Cette dimension individuelle ressort particulièrement dans la conclusion : « L'émancipation sexuelle, c'est l'émancipation tout court ! ».

Et bien non ! L'émancipation sexuelle n'est pas l'émancipation tout court ! C'est horriblement réducteur de limiter l'émancipation de la femme à son émancipation sexuelle. Mais, au delà de ce réductionnisme, c'est surtout le reflet de l'anti-marxisme dont nous parlions précédemment.

En effet, en 1973 déjà, des femmes françaises avaient publié un texte sur la libération des femmes après un voyage en Chine. Une partie de leur étude portait sur la sexualité. Elles en venaient à la conclusion que l'émancipation sexuelle ne peut avoir lieu en brisant le seul cadre des relations sexuelles, c'est-à-dire que seule la modification des rapports de production le peut. Elles étayaient leur affirmation par des applications issues de l'expérience soviétique et chinoise.

A l'inverse, ce genre d'« égarement » vers des combats faussement libérateurs tel que celui pour une unique émancipation sexuelle qui conduirait à la libération de la femme sont des signes révélateurs de l'influence du concept de genre et de la sclérose qu'il engendre dans les milieux féministes de manière générale.

Le concept du genre, qui, de par son histoire, est lié à l'opposition au matérialisme dialectique, contient les germes de la destruction du mouvement qu'il est censé contribuer à construire.

Ainsi, les associations social-démocrates noyées dans ce concept rassemblent des femmes qui cherchent à s'organiser mais qui finissent par retomber dans des luttes qui ne dépasseront jamais le cadre individualiste dans lequel elles s'inscrivent.



Prenons un autre exemple : Osez Le Féminisme défend l'idée que l'école doit être « l'un des leviers fondamentaux pour inverser la tendance sexiste de notre société ».

Par sa dimension réformiste, le féminisme social-démocrate ne peut avoir de vision globale de la solution à apporter et découpe la lutte contre le sexisme en domaines indépendants au sein desquels un changement va pouvoir s'opérer indépendamment des autres domaines, simplement par le discours.

Dans le cas de l'éducation, la solution proposée est donc d'inculquer les bonnes pratiques aux enfants et, à côté, éventuellement de lutter contre le sexisme au travail et contre le sexisme dans la rue, etc... Les phénomènes sont ainsi séparés et regroupés artificiellement sous le concept du genre. Le système capitaliste, lui, n'est pas attaqué ou n'est attaqué que de manière romantique.

Isoler les problèmes, donner des solutions individuelle sans chercher à avoir de vision plus globale ne permettront pas aux femmes luttant pour leur libération d'aller bien loin.

Se borner à vouloir utiliser et défendre le concept du genre finit par mener à une forme de féminisme carriériste. Cet écueil vient de l'incapacité à voir la vacuité de toute idéologie liée à ce concept, sa flatterie démagogique qui prétend subvertir les préjugés et les stéréotypes, qui sont le reflet des rapports sociaux contradictoires, par leur seul fait de les « rendre visibles » et de modifier le discours en substance.

Comme si changer les mots, serait mécaniquement changer la pensée. Comme si changer le discours serait changer de manière performative les rapports sociaux. C'est là un idéalisme quasiment religieux. En tout cas, les religions ne disent pas autre chose sur le fond.

Au pire même, à pousser ce concept complètement anti-matérialiste toujours plus loin, on en arrive à tout justifier au nom du subjectivisme le plus délirant. Au fond, la soi-disant théorie du genre n'est qu'une autre expression de l'idéologie libérale du « désir » individuel comme émancipation.

C'est donc sans surprise que les revendications au départ progressistes d'associations comme Osez Le Féminisme peinent à toucher les masses, à assumer la culture et la science et se jettent dans des luttes qui ne sont que des leurres, des luttes qui n'ont rien à voir avec les réelles luttes à mener pour permettre la libération de la femme.

Le genre est lié à une vision du monde petite-bourgeoise et individualiste. Et les féministes social-démocrates se jettent à corps perdus sur ce concept, faisant apparaître leur nature de classe, elle-même petite-bourgeoise et individualiste. Mais elles ne sont pas les seules.

Au pire on a ses groupes « ultras », à la désignation inflationniste aussi délirante que leur pensée (LGBT+ etc...) qui n'hésitent pas à agresser des militantes féministes défendant l'abolition de la prostitution et de la pornographie, qu'elles désignent comme « terfs », et qui prétendent lutter contre les genres en prônant leur déconstruction par l'adoption de comportements sexuels marginaux.

Et même encore plus ridicule sinon franchement réactionnaire en parlant de « désenvouter » le capitalisme, ou « d'ensorceler » la société. Ce qui n'est qu'une autre manière de parler de réformisme, mais en se laissant pénétrer de l'idée, à proprement parler nazie, de purification de la société, ou en se donnant des faux airs folkloriques et populaires. Ce qui d'ailleurs va dans le même sens.

Ces organisations veulent en tout cas se donner une image beaucoup plus sulfureuse mais, en réalité, elles n'atteignent pas le statut de culture subversive : les bases du queer sont finalement exactement les mêmes que celles du féminisme social-démocrate, mais poussées à l'extrême.

Mais au bout du compte, la femme comprend de manière naturelle l'intérêt au socialisme, car les effets aliénants produits par la succession des modes de production qu'a traversé l'Humanité dans son Histoire n'ont pu l'atteindre aussi profondément que pour les hommes.

Cette différenciation dans la sensibilité de l'Humanité est une chose très précieuse pour son progrès et pour la rupture collective et démocratique avec le capitalisme. Il est compréhensible de saisir alors en quoi la femme reste un bastion de la sensibilité et de l'intelligence des contradictions de notre société qui se heurtent dans son existence quotidienne de manière évidente.

La femme a donc intérêt au socialisme parce que le socialisme c'est la socialisation de la société, contrairement au capitalisme qui repose sur la propriété privée, donc sur l'individualisme. Au coeur de la vie sociale du peuple, à l'avant-garde de son quotidien, au front de toutes les contradictions, la femme exige le changement : pour s'épanouir, elle pousse naturellement à ce que tout soit socialisé.

TRANSFORMATION

Les femmes ont un rapport particulier à la vie, c'est cela même qui place en elle des valeurs positives qui triompheront dans le socialisme. La sensibilité, l'altruisme, l'abnégation... Certains esprits réducteurs essaieront de limiter cela à la maternité, plutôt que d'y voir une approche entière de la nature.

À l'heure de l'écocide généralisé, ces valeurs sont cruciales pour la transformation de l'humanité vers un rapport harmonieux avec le vivant. Et c'est pour cela que nous disons que les femmes doivent avoir un rôle majeur dans l'organisation des masses et dans la direction de la nouvelle société.

Les jeunes filles sont déshumanisées très tôt par la société marchande. Cela se fait sous l'apparence d'une démarche individuelle, d'affirmation de soi à travers les réseaux sociaux qui débouche sur la fétichisation de leur corps et l'outrage de leur intimité, de leur dignité naturelle.

Ce culte de l'image c'est une consommation de soi qui doit être alimentée par l'industrie de la beauté, le nombre d' « influenceuses » mode et beauté sur les réseaux sociaux, littéralement payées à faire exploser le culte de l'individu en est un marqueur.

La banalisation de la pornographie joue ici un grand rôle, notamment à travers un accès toujours plus simple et des sollicitations de toute part, pas seulement de contenu dit « pour adulte ». L'image publique des femmes à travers les télé-réalité, la publicité est tout droit sortie des canons de la pornographie, donc d'un regard animé par la violence et la misogynie.

Il y a dans ce domaine une demande de femmes jeunes, et ainsi les jeunes filles sont menées à s'exposer. C'est dévastateur chez les adolescentes qui peuvent avoir connu des violences et qui sont en recherche affective.

La conséquence dramatique de tout cela est une hausse de la prostitution chez les mineures. L'âge moyen d'entrée dans la prostitution est de 14 ans. Cela peut

commencer par des actes sexuels délivrés contre de l'argent dans les toilettes du collège à l'âge de 13 ans. Ou par la rencontre d'un « petit ami » mal intentionné.

La paupérisation relative accentue le gouffre entre le style de vie décadent de la bourgeoisie et la misère sociale et culturelle du prolétariat. Les réseaux sociaux permettent une vue quasi 24h/24 du train de vie parasitaire de certaines couches de la bourgeoisie. Il y a la promotion d'un « Eldorado » féminin, notamment avec la mise en avant de jeunes femmes, souvent issues de l'immigration des pays semi-coloniaux semi-féodaux, qui mettent en avant une réussite sociale par le biais de ce style de vie morbide.

La paupérisation absolue quant à elle met sur les trottoirs des jeunes filles immigrées dans des conditions effroyables. En période de crise cette frange de la prostitution va tendre à s'élargir aux couches les plus précaires du prolétariat.

L'incompréhension des deux formes de paupérisation, relative et absolue, débouche sur des lectures faisant de la prostitution un choix lié à un « secteur », avec des droits de « travailleur ». En ce sens, elles ne font qu'accompagner la modernisation et l'élargissement du capitalisme.

Engels différenciait l'« amour sexuel » de l'Eros Antique, l'un étant un désir mutuel, un amour long, impliquant de partager sa vie et l'autre au pire une relation courte basée sur le désir masculin, au mieux un contrat.

C'est ce « mieux » du mariage contractuel que la société bourgeoise est en mesure d'offrir. Engels écrit ainsi :

« Longtemps, le mariage a été une affaire réglée par en-haut pour les époux, le mariage d'amour fut proclamé droit de l'homme, et non seulement droit de l'homme, mais aussi et par exception droit de la femme. »

Mais ce droit de l'homme différait sur un point de tous les autres prétendus Droits de l'Homme. Tandis que ceux-ci, dans la pratique, restaient l'apanage de la classe dominante, de la bourgeoisie, et que, directement ou indirectement, on leur portait atteinte pour la classe opprimée, le prolétariat, l'ironie de l'histoire s'affirme ici, une fois de plus.

La classe dominante reste influencée par les influences économiques que l'on sait ; aussi n'offre-t-elle qu'exceptionnellement des cas de mariage conclu en toute liberté, tandis que dans la classe opprimée, comme nous l'avons vu, ces mariages vraiment libres sont la règle.

Pour que l'entière liberté de contracter le mariage se réalise pleinement et d'une manière générale, il faut donc que la suppression de la production capitaliste et des conditions de propriété qu'elle a établies ait écarté toutes les considérations économiques accessoires qui maintenant encore exercent une si puissante influence sur le choix des époux. Alors il ne restera plus d'autre motif que l'inclinaison réciproque. »



L'idéal du capitalisme n'est donc jamais la romance et la construction d'une relation symbiotique entre deux individus. À son stade pourrissant, c'est la stricte consommation des individus. L'avènement des applications de rencontres est l'aboutissement de la relation-marchandise qui n'est que le prolongement déliquescent du mariage-contrat de la bourgeoisie.

Chacun se met en valeur, se constitue un personnage, choisit un autre personnage qui peut participer à sa propre valorisation et peut accompagner unilatéralement ses propres aspirations individuelles.

Cela va jusqu'à influencer les éléments les plus arriérés et aliénés du prolétariat, avec des femmes cherchant l'argent et les postures mafieuses chez un homme et des

hommes voulant consommer frénétiquement et dégrader des femmes en attendant d'en trouver une qui les mettra en valeur et saura rester à sa place.

Cependant, là ne sont pas les attitudes principales du prolétariat quant aux relations, les valeurs de la romance sont conservées dans le peuple, et en grande partie par les femmes.

Pour changer la société, changer la vie, il faut donc parler des femmes. Et si l'on pense aux femmes, on doit passer au singulier, et s'incliner devant la profondeur psychique de la femme comme être singulier, capable de poser son regard. Une femme est en mesure de saisir le temps avec une densité dont la portée est celle de la vie elle-même.

Il ne s'agit pas de poser son regard à la façon d'un Monet pour Impression, soleil levant, ou comme Proust avec sa Recherche du temps perdu. C'est beaucoup trop maniéré, précieux, finalement ostentatoire. Il s'agit d'être capable de se placer dans la vie elle-même, dans le temps qui passe, et de se poser.

Cela, la femme sait le faire et pour cette raison, l'une des choses qui fascine les hommes de la manière la plus absolue est la capacité d'une femme à l'espièglerie. Il y a ici quelque chose qui bouleverse, qui raye les prétentions masculines, d'où d'ailleurs la caricature de la femme-enfant faite par les hommes afin d'empêcher la reconnaissance de la sensibilité féminine.

Une autre invention, du même genre, consiste en les transsexuels, ces malheureux séparant de manière religieuse le corps et l'esprit, qui pensent qu'il suffit de s'imaginer femme pour l'être. Ce qui donne une caricature dans les habits, le style, les attitudes, les comportements, mais aucunement la réalité féminine en tant que forme physique, matérielle, naturelle.

Il ne s'agit pas seulement de grâce ou de beauté ou de quelque chose s'y rapprochant, il s'agit de cette capacité de la femme à faire un arrêt sur image. C'est cette manière à toucher le réel avec attention qui est la différence, et qui tient bien entendu au rapport à la vie, au fait de donner la vie.

D'où, bien entendu, l'hégémonie complète des femmes dans les milieux s'intéressant aux animaux et l'écologie : l'homme peut reconnaître que ces choses sont

importantes, mais il ne peut pas les voir. Il n'a pas la capacité de saisir les instants, de les reconnaître, de faire un arrêt sur image.

L'homme préfère faire du bruit, se retrouver à faire quelque chose, il veut s'occuper ; il est une sorte de paysan mal dégrossi, de chasseur mal dégrossi, de sauvage ni culturel, ni même naturel. Il n'est pas en mesure de s'occuper naturellement d'un enfant, de la végétation, de la vie : on doit lui dire.

Alors, il peut le faire bien, voire très bien, il peut développer sa sensibilité, déjà présente. Mais il a besoin d'être éduqué et pour cette raison, les femmes seront inévitablement les grandes décisionnaires du socialisme et de la remise en ordre d'un monde chaotique à cause du capitalisme.

Si l'éducation des hommes est nécessaire, elle n'est pour autant pas possible dans le cadre du capitalisme et de la société bourgeoise décadente. Pas pleinement possible pour le dire plus précisément. Il y a bien entendu ici une question morale, une question naturelle même, qui fait que les hommes sont capables d'assumer la contradiction avec la société capitaliste.

La question du viol permet ici de comprendre cet aspect. L'occasion fait le larron : tel est le point de vue de ceux et celles pour qui le viol est une arme propre aux hommes si on les laisse faire. Le viol relève pour les libéraux de l'individu, de l'individu en tant qu'homme qui, en raison de son sexe, peut chercher à abuser, à violenter, à agresser sexuellement. Il s'agirait par conséquent de chercher à contrer cette tendance, en œuvrant de manière perpétuelle à la « déconstruction » de ce genre d'attitudes.

Aussi juste que puisse avoir l'air une telle démarche appelant les hommes à se remettre en cause, c'est une fiction totale. Le viol, les agressions sexuelles en général, relèvent en effet d'une attitude non démocratique et le niveau de conscience démocratique dépend de la société. Dans une société où la beauferie est largement ancrée, les agressions sexuelles émergeront inévitablement, étant produites socialement. Tant que la base est mauvaise, ce qui en sort ne sera jamais bon.

Il va de soi évidemment que les agressions sexuelles commises par les hommes s'appuient sur leur réalité sexuelle. Ce n'est cependant pas un phénomène isolé de

tout le reste. Cette barbarie relève de la barbarie en général et il n'y a pas de différence de substance entre l'homme appréciant d'utiliser des armes, abandonnant son chien, conduisant sa voiture de manière agressive et dangereuse, coupant une fleur sans état d'âme. C'est la même barbarie dans sa substance. Le chemin qu'elle entraîne pour s'exprimer est ensuite différents dans la forme.



Les femmes n'expriment pas cette barbarie de la même manière, pour des raisons historiques, en raison de leur place secondaire forcée depuis l'époque de l'agriculture et de la domestication. Elles n'en sont pas moins contaminées elles-mêmes par la barbarie et expriment elles-mêmes des tendances destructrices, tel un cynisme cinglant, une violence psychologique à l'égard des enfants et en particulier des jeunes adolescentes, et aussi une indifférence outragée envers les questions de société, c'est-à-dire la politique.

Mais tout cela est une question de culture et quand on parle de culture, on parle d'une société portant cette culture, et quand on parle de société, on parle d'un mode de production portant cette société. Les violences sexuelles ne naissent pas d'idées, mais d'un cadre de vie se déclinant dans des styles de vie adéquats qui en sont la conséquence, le produit. On dit parfois, avec justesse, que la pornographie est l'idéologie du viol, ce n'est toutefois juste que si l'on voit que la pornographie est elle-même le produit de la société.

Il n'y aurait pas de pornographie sans l'ultra-libéralisme et l'esprit de consommateur, la pornographie naissant dans les pays scandinaves et en Californie comme vecteur soi-disant libérateur du désir individuel, dans les années 1960. Il s'agit là d'un style de vie enraciné dans une réalité économique.

Les libéraux post-modernes ne voient que des individus et ne peuvent proposer que de « déconstruire » des briques individuelles. Sans une juste maîtrise du matérialisme dialectique, le fond à l'air démocratique au premier abord et la forme a l'air intéressante à première vue. Mais on se rend vite compte qu'il n'y a aucune perspective. Le seul but est de tout déconstruire...

La « gauche » post moderne ne propose aussi rien d'autre qu'une remise à plat des rapports de concurrence entre entreprises et au sein de la société : plus de morale, plus de nature, plus rien... on repart de zéro et chacun peut choisir librement ce qu'il est, ce qu'il devient, avec qui il négocie, etc.

La Gauche historique, celle de la centralité ouvrière, raisonne en terme d'ensemble, de société, de culture, de mouvement, d'évolution, de Nature... Elle pose donc la question non pas en terme d'individus mais en terme de culture : il faut une rupture avec les valeurs dominantes, il faut une culture socialiste, en mesure de produire un nouvel homme. Il faut la rupture et il faut la culture.

Voilà pourquoi les hommes moraux ne violent pas. Si leur morale est juste – et elle l'est quand on est véritablement démocratique, ancré dans le matérialisme dialectique et dans l'histoire de la Gauche – alors ils restent inébranlables. Ce n'est pas qu'ils ne cèdent pas à la « tentation » ou qu'ils se refrèment ; c'est simplement qu'ils ne prennent pas leur partenaire féminin pour un objet, qu'ils ne se retrouvent pas dans une situation où la réalité personnelle de l'autre est niée.

La supériorité de la femme, en raison de son rapport à la vie elle-même, apparaîtra pleinement, jusqu'à ce que les hommes établissent un rapport de nouveau sain avec la nature ; eux-mêmes parviendront alors à se retrouver, à retrouver leur place dans le cadre de la Biosphère, du mouvement harmonieux de la matière vers toujours plus de symbiose et de complexité, et à faire un arrêt sur image.

L'humanité sera alors prête à passer un cap et à développer encore davantage sa sensibilité.

LECTURES

Les femmes qui s'occupent du mouvement féminin bourgeois ne comprennent pas la nécessité d'un pareil changement radical. Influencées par la place privilégiée qu'elles occupent dans la société, elles voient dans le mouvement féministe prolétarien et ses aspirations différentes des tendances dangereuses et peu raisonnables, qui doivent être combattues.

C'est ainsi que la différence des classes, qui creuse un abîme entre les ouvriers et les capitalistes, fait également sentir ses effets dans le mouvement féministe. Et ces effets deviennent plus grands, au fur et à mesure que les situations deviennent plus tendues.

August Bebel : La Femme et le Socialisme



Le féminisme est une question ancrée dans le réel et il convient d'alimenter la réflexion sur ce sujet par des lectures de classiques de notre culture nationale comme par des lectures ancrées dans les luttes de notre époque, en France comme à l'international. On trouvera ainsi par exemple sur le média en ligne agauche.org, publiant quotidiennement, des articles et des fiches très intéressantes sur la question du féminisme, de son histoire et de son actualité, dont il a été profité en partie pour ce numéro. Dans le même ordre d'idée, le site

lesessentiellesdufeminisme.fr propose des articles et des extraits de documents intéressants.

Voici ici quelques conseils significatifs de lecture, non exhaustifs.



Quand Friedrich Engels publie « l'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État » en 1884, il s'appuie sur les notes et la réflexion de Karl Marx (mort l'année précédente) sur les travaux d'un anthropologue américain progressiste, Lewis Henry Morgan. Le livre décrit les diverses étapes historique qui ont conduit l'Humanité de la tribu de l'antiquité à la famille cellulaire d'aujourd'hui et, à travers ce processus, à l'asservissement de la femme.

Friedrich Engels propose ici d'articuler cette réflexion d'ensemble aux propres analyses de Marx sur le mode de production capitaliste dans une perspective matérialiste historique. L'ouvrage est un classique du féminisme « matérialiste » qui s'appuie sur son caractère quelque peu inachevé pour entraîner la pensée d'Engels dans une mauvaise direction. Sa lecture doit donc être bien située et maîtrisée.

Encore non traduit en français malheureusement, l'ouvrage de Clara Zetkin, compagnon de lutte de Rosa Luxemburg « Le suffrage des femmes » est avec son « Pour l'histoire du féminisme prolétarien en Allemagne » un des grands textes de cette immense militante socialiste.

Connue surtout pour ses discours et ses rapports de voyage dans la jeune URSS, Clara Zetkin est la principale inspiratrice de la journée internationale des femmes pour le 8 mars, que Lénine mettra en oeuvre dès 1921 en Union Soviétique, et qui a connu un immense succès international.

Dans la mesure du possible, connaître et posséder la pensée de cette grande féministe est important.





Toujours de Clara Zetkin, ce petit rapport sur son voyage en URSS à Tiflis (aujourd'hui Tbilissi, capitale de la République de Géorgie), où elle a pu observer et analyser les méthodes démocratiques et populaires déployées en URSS pour développer avec succès la révolution socialiste auprès des femmes musulmanes du Caucase. Un ouvrage d'une grande valeur permettant aussi de recadrer les dérives libérales des « post-modernes » féministes ou « décoloniaux ».

Saïda Menebhi est une militante communiste marocaine morte en prison, le 11 décembre 1977. De ses écrits, nous sont parvenus ses poèmes et un texte sur la prostitution au Maroc, qui est une réflexion concrète sur la situation des femmes dans un pays semi féodal semi colonial satellite de l'impérialisme français et américain en l'espèce. Les textes que l'on peut trouver en français ont aussi une portée universelle, en ce qu'elle illustre par son existence et sa lutte toute la violence et la répression, mais aussi toute la profondeur des analyses, des féministes prolétariennes engagées dans la lutte révolutionnaire.



MÉDITATION

(1) LE LAIT ARTIFICIEL ET LA DÉNATURATION DU LIEN MÈRE/ENFANT

Allaiter son enfant est une décision qui se prend avant l'accouchement. L'allaitement maternel est un échange bienfaiteur entre la mère et le bébé.

Chaque femme a subi une pression dès la naissance de l'enfant ; selon la « mode » ambiante. Soit on obligeait les femmes à allaiter, soit on les forçait à avoir recours au lait maternisé, par des pressions psychologiques invoquant la « possible mort » du bébé.

L'équipe médicale insiste auprès de la femme pour qu'elle alimente son bébé avec le lait infantile lorsqu'elle « n'arrive pas » à donner le sein. La femme est alors considérée comme « incapable de nourrir, d'alimenter, de sauver les premiers jours de l'enfant du couple ». Or toute femme est dans la mesure d'allaiter son enfant à naître. Il faut qu'elle soit aidée pour cela. Il est indispensable de préparer, de retrouver son corps avant de donner le sein à son enfant.

La pression psychologique exercée, qui plus est après un moment intense, parfois traumatisant (l'accouchement), fait souvent céder la mère. Vite, le nourrisson a alors le biberon rempli de lait artificiel. La fatigue puis les avantages pour la mère de ne pas donner le sein contre-balancent souvent le possible regret de l'allaitement. Mais donner le lait maternisé à la place du lait maternel n'est pas un acte anodin pour l'enfant. Ce choix a de nombreuses conséquences sur le bébé.

Le lait maternisé a été inventé en 1867 par le dépositaire de la marque Liebig. Ce chimiste allemand a multiplié ses recherches sur les animaux, notamment les bovins. Le baron Liebig, en tant que chimiste, est un pseudo scientifique bourgeois désirant réinvestir tous les « potentiels » des animaux (le bouillon « d'extrait de viande » et la déshydratation du lait de vache pour le lait artificiel) et de la nature pour améliorer et développer à son maximum toute production. Il est considéré comme le fondateur de l'agriculture industrielle.

Le lait maternisé est donc un lait d'origine animal, destiné naturellement au veau. Chaque lait est propre à chaque espèce qui a sa propre composition chimique, anatomique et organique.

Dans le lait de vache, on trouve notamment la β -lactoglobuline. Cette protéine est allergisante pour l'être humain. Sachant qu'il faut trois mois et demi à l'intestin du bébé pour se mettre en place une barrière anti-allergique efficace contre les protéines non humaines, le lait maternisé a le temps de faire des dégâts sur le corps du nouveau-né.

Le lait maternel a une composition qui lui est propre : eau (88 %), glucides (7 %), lipides (4 %), protéines (1 %) et micronutriments.



Le lactose présent dans le lait humain, compose à 85 % la teneur en glucides. Le lactose est formé de glucose et de galactose. Ce dernier est essentiel aux cellules cérébrales, musculaires, graisseuses et intestinales.

Les lipides sont constitués à hauteur de 98% par les triglycérides. Ces triglycérides jouent un rôle primordiale à la myélinisation du système nerveux, l'acuité de la vision et la synthèse d'hormones pour l'enfant en devenir. Or, ces triglycérides sont absents des laits industriels. Ils sont alors synthétisés de manière chimique. Les acides aminés sont trois à quatre fois plus présents que dans le lait de vache.

Le colostrum est le lait sécrété par la mère dès les premiers jours de la vie de l'enfant. Lors de ces premières tétées, le nouveau-né ingère des sucres rares qui aident à la croissance de la flore intestinale, empêchant les microbes de s'installer. Ce colostrum est propre à chaque espèce et les vaches par exemple ne possèdent pas ces dits-sucres. De plus, en absorbant le colostrum, les anticorps de la mère vers l'enfant se transmettent, y compris les vaccinations que la mère a subi auparavant.

Empêcher le nouveau-né de bénéficier des bienfaits du lait maternel est un choix qui entraîne une fragilisation de sa constitution physiologique. Le lait maternisé a longtemps été présenté comme un progrès, une avancée certaine pour la libération de la femme. Permettre au père de préparer un biberon et de nourrir l'enfant même la nuit, serait pour certainEs une situation d'égalité entre les sexes. Cet argument, hérité des féministes des années 60, est encore propagé, aujourd'hui, par des féministes ne levant le poing que pour atteindre une égalité salariale !

Ces femmes ne voient donc pas les oppressions que les autres femmes subissent, dans le système capitaliste. Ces féministes petites-bourgeoises ne voient donc pas ce qui clochent, que c'est le système dans lequel nous vivons actuellement qui oppriment chaque femme, chaque « prolétaire du prolétaire ».

Considéré le lait maternisé comme une avancée pour la libération de la femme, c'est renier la nature même de la femme, de notre espèce. Le lait artificiel est le lait que l'on prive à un veau. Il semble acceptable pour les bourgeoises et petites-bourgeoises de bafouer les fondements de la nature, de tuer d'autres espèces pour atteindre une soit disant « libération », une égalité de pouvoir.

Le capitalisme donne tous les moyens aux bourgeois afin qu'ils fassent tout et n'importe quoi en leur garantissant une morale par l'invention de produits et d'idées fausses.

La réelle avancée pour les femmes seraient qu'elles puissent nourrir leur enfant avec leur propre lait, selon le besoin de l'enfant, et que leur temps soit aménagé en ce sens. Ce n'est pas vouloir un retour en arrière que d'avancer cette idée c'est une volonté de renouer avec la nature du corps des femmes. Et cela sera possible, respecté et organisé sous le socialisme.

(2) MADAME DE STAËL : AUX SOURCES DU FÉMINISME LIBÉRAL, BORNÉ ET INSUFFISANT

Anne-Louise-Germaine Necker (1766-1817), connue sous le nom de Madame de Staël, est une grande figure à portée universelle de la littérature de notre pays. Son succès vient de ce que sa vie comme ses œuvres reflètent parfaitement la situation historique de la bourgeoisie en France, à son époque.

Madame de Staël est un auteur entre deux mondes, deux époques pour mieux dire. La première est celle de l'élan des Lumières, à laquelle elle se rattache directement. Elle ne cessa toute sa vie durant de promouvoir les idées d'émancipation libérale portées par la Révolution de 1789. De celle-ci, elle tenta à la fin de sa vie de synthétiser d'ailleurs son analyse, dans un ouvrage, *Considérations sur la Révolution*, resté inachevé. Dans ce livre et dans ses œuvres précédentes, elle formule son attachement à une République modérée, rejetant la tyrannie de la Terreur et de la dictature de Bonaparte, tout comme les tentations réactionnaires.

A ce titre, elle est comme la dernière auteur des Lumières. Elle manifeste ce qui est désormais un regret : la « dérive » de la Révolution vers la tyrannie et vers l'exil. Mais aussi l'incapacité d'avoir pu trouver un moyen terme entre sa culture aristocratique et les exigences nouvelles de la bourgeoisie, dont le dynamisme implacable et les valeurs alors émancipatrices et incontournables la fascinent. Madame de Staël, sans vouloir le retour de l'Ancien Régime, regrette néanmoins la brutalité et la radicalité de sa disparition en cours, dont elle a été un témoin particulièrement attentif.

Elle est aussi un auteur d'avant-garde, annonçant dans le domaine des Lettres le nouvel élan qui s'ouvre après l'effondrement de l'Empire napoléonien. On lui doit notamment la généralisation du terme « littérature » en remplacement de celui de « Belles Lettres » et surtout l'introduction en France du terme « romantisme » avec tout un programme culturel de grande envergure.

Il s'agissait alors de définir un nouveau style à la mesure des « leçons » de la Révolution pour faire face aux exigences de la nouvelle période, retrouver et affirmer l'esprit révolutionnaire et ses espoirs pour forger un monde à la mesure de ceux-ci. Mais cette fois cela devait se faire sans l'enthousiasme, sans l'élan populaire qui avait accompagné la grande révolution bourgeoise, considéré par Madame de Staël comme la source de ses échecs et, pire encore, de ses « excès ». Une émancipation, mais sans portée démocratique

donc. La liberté, mais mesurée, limitée, bornée. La base contemporaine du libéralisme était ici déjà assumée.

La liberté, l'émancipation, pour Madame de Staël, c'est donc clairement et avant tout une affaire individuelle. La personne humaine est ramenée au statut de l'individu et de son existence. C'est par cette démarche qu'elle est amenée à s'intéresser aux femmes, mais sous le rapport de leur exceptionnalité, de leur singularité, c'est-à-dire de leurs « talents », et même plus précisément de leurs « talents » intellectuels. En l'occurrence, il s'agit donc de présenter la question féminine depuis son propre point de vue.

« Dès qu'une femme est signalée comme une personne distinguée, le public en général est prévenu contre elle. Le vulgaire en juge jamais que d'après certaines règles communes, auxquelles on peut se tenir sans s'aventurer. Tout ce qui ressort de ce cours habituel déplaît d'abord à ceux qui considèrent la routine de la vie comme la sauvegarde de la médiocrité. Un homme supérieur déjà les effarouche ; mais une femme supérieure, s'éloignant encore plus du chemin frayé, doit étonner, et par conséquent importuner davantage. Néanmoins, un homme distingué ayant presque toujours une carrière importante à parcourir, ses talents peuvent devenir utiles aux intérêts de ceux même qui attachent le moins de prix aux charmes de la pensée. L'homme de génie peut devenir un homme puissant, et, sous ce rapport, les envieux et les sots le ménagent ; mais une femme spirituelle n'est appelée à leur offrir que ce qui les intéresse le moins, des idées nouvelles ou des sentiments élevés : sa célébrité n'est qu'un bruit fatigant pour eux. »

De la littérature, II, 4

Ce passage, d'une de ses principales œuvres, date de 1800. Les féministes carriéristes libérales de notre époque pourraient presque le reprendre à leur compte sans en retrancher une ligne.

Ce serait toutefois un anachronisme injuste de faire de Madame Staël un genre d'auteur post-moderne avant l'heure. Déjà parce qu'elle n'affirme pas l'individu au point de nier la société. Malgré sa morgue aristocratique à l'égard du « vulgaire », elle cherche encore à affirmer l'individu comme relevant du bien commun, dont il faut défendre la dignité face aux méfaits de l'ignorance et des injustices. Quelques lignes avant ce passage, elle oppose à l'oppression patriarcale que subissent les femmes de son époque un temps où l'émancipation générale l'emportera :

« Il arrivera, je le crois, une époque quelconque, où des législateurs philosophes donneront une attention sérieuse à l'éducation que les femmes doivent recevoir, aux lois civiles qui les protègent, aux devoirs qu'il faut leur imposer, au bonheur qui peut leur être garanti ; mais dans l'état actuel, elles ne sont pour la plupart, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la société. Ce qui réussit aux unes perd les autres. »

De la littérature, II, 4

Ensuite, comme on le voit aussi dans cet extrait, l'œuvre de Madame de Staël porte encore un horizon, à défaut d'une perspective progressiste. Plus encore, elle saisit les limites de l'émancipation féminine sur une base libérale et individuelle qui ne peut amener une émancipation collective. Simplement, l'époque trouble alors la couche intellectuelle de la bourgeoisie à laquelle elle se rattache et la réalité se heurte à ses propres contradictions. La littérature, comme espace d'expression, permet justement de poursuivre un élan, de déterminer un horizon, au moins sur la forme, mais traduisant néanmoins ce trouble.

Madame de Staël porte donc toutes les contradictions de son époque, et celle de sa classe. Elle illustre l'inévitable reflux de la révolution bourgeoise, ses insuffisances, son repli grandissant sur l'individu et ses aspirations, exprimant encore alors sa dignité, son combat contre les forces de la réaction encore tenaces, et aussi peut-être face à ce nouveau monde qui ne s'annonce pas si libre, pas si lumineux, pas avant un lointain futur abstrait et indéterminé.

Elle est une auteur qui annonce donc déjà en quelque sorte le ratatinement de la bourgeoisie, mais à un moment où celle-ci est encore en mesure de maintenir son élan, au prix d'un recul dans l'abstraction et le repli individuel de plus en plus net. Sa lecture doit nous permettre aujourd'hui d'éclairer ce que fut l'élan émancipateur de la bourgeoisie, notamment ici concernant le féminisme.

L'esprit individuel, le carriérisme, l'affirmation de son « mérite » comme femme entreprenante même au prix de l'aliénation des autres, renvoyées finalement dans une sorte de « patriarcat » abstrait qui serait l'esprit jaloux et médiocre du « vulgaire » contre la distinction de soi et de ses « talents » .

Tout cela est posé dans les œuvres de Madame de Staël et le féminisme bourgeois n'a fait depuis que poursuivre cette voie jusqu'à la décadence et l'effondrement toujours plus profond de toutes les valeurs collectives. Le fait même que Madame de Staël ne porte à proprement parler aucune revendication politique, mais se borne à ce que l'on appellerait aujourd'hui ses « expériences » et son « parcours individuel » face aux « oppressions » , illustre la dimension bornée et insuffisante de sa proposition.

Cela doit appuyer en regard la nécessité aujourd'hui de dépasser ces insuffisances, d'affirmer un féminisme populaire, authentiquement démocratique, visant à l'émancipation de toutes les femmes et ciblant concrètement, matériellement, le capitalisme.

Il revient ainsi aux femmes de notre époque de produire une culture authentiquement féministe, conforme aux exigences actuelles et dépassant le niveau et la base de celui de Madame de Staël.



Ligne Classique est une revue qui se présente sous la forme d'un cahier d'articles étudiant un thème sous un angle matérialiste dialectique.

Le contenu proposé s'appuie sur les organisations suivantes :

Pour la Belgique :

<https://vivelemaoisme.org/>

Pour la France :

<https://materialisme-dialectique.com/>

n°3 mars 2021